

Athos tressaillit :

« Tenez, dit-il, voyez, n'est-ce pas étrange ? »

Et il montrait à d'Artagnan cette égratignure qu'il se rappelait devoir exister.

« Mais de qui vous venait ce saphir, Athos ? »

— De ma mère, qui le tenait de sa mère à elle. Comme je vous le dis, c'est un vieux bijou... qui ne devait jamais sortir de la famille.

— Et vous l'avez... vendu ? demanda avec hésitation d'Artagnan.

— Non, reprit Athos avec un singulier sourire ; je l'ai donné pendant une nuit d'amour, comme il vous a été donné à vous. »

D'Artagnan resta pensif à son tour, il lui semblait voir dans l'âme de Milady des abîmes dont les profondeurs étaient sombres et inconnues.

Il remit la bague non pas à son doigt, mais dans sa poche.

« Écoutez, lui dit Athos en lui prenant la main, vous savez si je vous aime, d'Artagnan ; j'aurais un fils que je ne l'aimerais pas plus que vous. Eh bien, croyez-moi, renoncez à cette femme. Je ne la connais pas, mais une espèce d'instinct me dit que c'est une créature perdue, et qu'il y a quelque chose de fatal en elle.

— Et vous avez raison, dit d'Artagnan. Aussi, je m'en sépare ; je vous avoue que cette femme m'effraie moi-même.

— Aurez-vous ce courage ? dit Athos.

— Je l'aurai, répondit d'Artagnan, et à l'instant même.

— Eh bien, vrai, mon enfant, vous avez raison, dit le gentilhomme en serrant la main du Gascon avec une affection presque paternelle ; que Dieu veuille que cette femme, qui est à peine entrée dans votre vie, n'y laisse pas une trace funeste ! »

Et Athos salua d'Artagnan de la tête, en homme qui veut faire comprendre qu'il n'est pas fâché de rester seul avec ses pensées.

En rentrant chez lui d'Artagnan trouva Kety, qui l'attendait. Un mois de fièvre n'eût pas plus changé la pauvre enfant qu'elle ne l'était pour cette nuit d'insomnie et de douleur.

Elle était envoyée par sa maîtresse au faux de Wardes. Sa maîtresse était folle d'amour, ivre de joie : elle voulait savoir quand le comte lui donnerait une seconde entrevue.

Et la pauvre Kety, pâle et tremblante, attendait la réponse de d'Artagnan.

Athos avait une grande influence sur le jeune homme : les conseils de son ami joints aux cris de son propre cœur l'avaient déterminé, maintenant que son orgueil était sauvé et sa vengeance satisfaite, à ne plus revoir Milady. Pour toute réponse il prit donc une plume et écrivit la lettre suivante :

Ne comptez pas sur moi, madame, pour le prochain rendez-vous : depuis ma convalescence j'ai tant d'occupations de ce genre qu'il m'a fallu y mettre un certain ordre. Quand votre tour viendra, j'aurai l'honneur de vous en faire part.

Je vous baise les mains.

COMTE DE WARDES

Du saphir pas un mot : le Gascon voulait-il garder une arme contre Milady ? ou bien, soyons franc, ne conservait-il pas ce saphir comme une dernière ressource pour l'équipement ?

On aurait tort au reste de juger les actions d'une époque au point de vue d'une autre époque. Ce qui aujourd'hui serait regardé comme une honte pour un galant homme était dans ce temps une chose toute simple et toute naturelle, et les cadets des meilleures familles se faisaient en général entretenir par leurs maîtresses.

D'Artagnan passa sa lettre tout ouverte à Kety, qui la lut d'abord sans la comprendre et qui faillit devenir folle de joie en la relisant une seconde fois.

Kety ne pouvait croire à ce bonheur : d'Artagnan fut forcé de lui renouveler de vive voix les assurances que la lettre lui donnait par écrit ; et quel que fût, avec le caractère emporté de Milady, le danger que courût la pauvre enfant à remettre ce billet à sa maîtresse, elle n'en revint pas moins place Royale de toute la vicesse de ses jambes.

Le cœur de la meilleure femme est improprioable pour les douleurs d'une rivale.

Milady ouvrit la lettre avec un empressement égal à celui que Kety avait mis à l'apporter, mais au premier mot qu'elle lut, elle devint livide ; puis elle froissa le papier, puis elle se retourna avec un éclair dans les yeux du côté de Kety.

« Qu'est-ce que cette lettre ? dit-elle.

— Mais c'est la réponse à celle de madame, répondit Ketty toute tremblante.

— Impossible ! s'écria Milady ; impossible qu'un gentilhomme ait écrit à une femme une pareille lettre ! »

Puis tout à coup tressaillant :

« Mon Dieu ! dit-elle, saurait-il... » Et elle s'arrêta.

Ses dents grinçaient, elle était couleur de cendre : elle voulait faire un pas vers la fenêtre pour aller chercher de l'air ; mais elle ne put qu'entendre les bras, les jambes lui manquèrent, et elle tomba sur un fauteuil.

Ketty crut qu'elle se trouvait mal et se précipita pour ouvrir son corsage.

Mais Milady se releva vivement :

« Que me voulez-vous ? dit-elle, et pourquoi portez-vous la main sur moi ?

— J'ai pensé que madame se trouvait mal et j'ai voulu lui porter secours, répondit la suivante tout épouvantée de l'expression terrible qu'avait prise la figure de sa maîtresse.

— Me trouver mal, moi ? moi ? me prenez-vous pour une femmellette ? Quand on m'insulte, je ne me trouve pas mal, je me venge, entendez-vous ! »

Et de la main elle fit signe à Ketty de sortir.

Et tout en lui parlant, Athos regardait avec attention le saphir entouré de diamants qui avait pris au doigt de d'Arragnan la place de la bague de la reine, soigneusement remise dans un écrin.

« Vous regardez cette bague ? dit le Gascon tout glorieux d'étaler aux regards de ses amis un si riche présent.

— Oui, dit Athos, elle me rappelle un bijou de famille.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? dit d'Arragnan.

— Magnifique ! répondit Athos ; je ne croyais pas qu'il existât deux saphirs d'une si belle eau. L'avez-vous donc troquée contre votre diamant ?

— Non, dit d'Arragnan ; c'est un cadeau de ma belle Anglaise, ou plutôt de ma belle Française : car, quoique je ne le lui aie point demandé, je suis convaincu qu'elle est née en France.

— Cette bague vous vient de Milady ? s'écria Athos avec une voix dans laquelle il était facile de distinguer une grande émotion.

— D'elle-même ; elle me l'a donnée cette nuit.

— Montrez-moi donc cette bague, dit Athos.

— La voici », répondit d'Arragnan en la tirant de son doigt.

Athos l'examina et devint très pâle, puis il l'essaya à l'annulaire de sa main gauche ; elle allait à ce doigt comme si elle eût été faite pour lui. Un nuage de colère et de vengeance passa sur le front ordinairement calme du gentilhomme.

« Il est impossible que ce soit la même, dit-il ; comment cette bague se trouverait-elle entre les mains de Milady Clarick ? Et cependant il est bien difficile qu'il y ait entre deux bijoux une pareille ressemblance.

— Connaissiez-vous cette bague ? demanda d'Arragnan.

— J'avais cru la reconnaître, dit Athos, mais sans doute que je me trompais. »

Et il la rendit à d'Arragnan, sans cesser cependant de la regarder.

« Tenez, dit-il au bout d'un instant, d'Arragnan, ôtez cette bague de votre doigt ou tournez-en le chaton en dedans ; elle me rappelle de si cruels souvenirs, que je n'aurais pas ma tête pour causer avec vous. Ne veniez-vous pas me demander des conseils, ne me disiez-vous point que vous étiez embarrassé sur ce que vous deviez faire ? ... Mais attendez... rendez-moi ce saphir : celui dont je voulais parler doit avoir une de ses faces éraillée par suite d'un accident. »

D'Arragnan tira de nouveau la bague de son doigt et la rendit à Athos.

« Non, non ; gardez cette bague pour l'amour de moi. Vous me rendez d'ailleurs, en l'acceptant, ajouta-t-elle d'une voix émue, un service bien plus grand que vous ne sauriez l'imaginer. »

« Cette femme est pleine de mystères », murmura en lui-même d'Arragnan.

En ce moment il se sentit prêt à tout révéler. Il ouvrit la bouche pour dire à Milady qui il était, et dans quel but de vengeance il était venu, mais elle ajouta :

« Pauvre ange, que ce monstre de Gascon a failli tuer ! »

Le monstre, c'était lui.

« Oh ! continua Milady, est-ce que vos blessures vous font encore souffrir ? »

— Oui, beaucoup, dit d'Arragnan, qui ne savait trop que répondre.

— Soyez tranquille, murmura Milady, je vous vengerai, moi, et cruellement ! »

« Peste ! se dit d'Arragnan, le moment des confidences n'est pas encore venu. »

Il fallut quelque temps à d'Arragnan pour se remettre de ce petit dialogue : mais toutes les idées de vengeance qu'il avait apportées s'étaient complètement évanouies. Cette femme exerçait sur lui une incroyable puissance, il la haïssait et l'adorait à la fois, il n'avait jamais cru que deux sentiments si contraires pussent habiter dans le même cœur, et en se réunissant, former un amour étrange et en quelque sorte diabolique.

Cependant une heure venait de sonner ; il fallut se séparer ; d'Arragnan, au moment de quitter Milady, ne sentit plus qu'un vif regret de s'éloigner, et, dans l'adieu passionné qu'ils s'adressèrent réciproquement, une nouvelle entrevue fut convenue pour la semaine suivante. La pauvre Kerty espérait pouvoir adresser quelques mots à d'Arragnan lorsqu'il passerait dans sa chambre ; mais Milady le reconduisit elle-même dans l'obscurité et ne le quitta que sur l'escalier.

Le lendemain au matin, d'Arragnan courut chez Athos. Il était engagé dans une si singulière aventure qu'il voulait lui demander conseil. Il lui raconta tout : Athos fronça plusieurs fois le sourcil.

« Votre Milady, lui dit-il, me paraît une créature infâme, mais vous n'en avez pas moins eu tort de la tromper : vous voilà d'une façon ou d'une autre une ennemie terrible sur les bras. »

Chapitre XXXVI

Rêve De Vengeance



Le soir Milady donna l'ordre d'introduire M. d'Arragnan aussitôt qu'il viendrait, selon son habitude. Mais il ne vint pas. Le lendemain Kerty vint voir de nouveau le jeune homme et lui raconta tout ce qui s'était passé la veille : d'Arragnan sourit ; cette jalouse colère de Milady, c'était sa vengeance.

Le soir Milady fut plus impatiente encore que la veille, elle renouvela l'ordre relatif au Gascon ; mais comme la veille elle l'attendit inutilement. Le lendemain Kerty se présenta chez d'Arragnan, non plus joyeuse et alerte comme les deux jours précédents, mais au contraire triste à mourir.

D'Arragnan demanda à la pauvre fille ce qu'elle avait ; mais celle-ci, pour toute réponse, tira une lettre de sa poche et la lui remit.

Cette lettre était de l'écriture de Milady : seulement cette fois elle était bien à l'adresse de d'Arragnan et non à celle de M. de Wardes.

Il l'ouvrit et lut ce qui suit :

Cher monsieur d'Arragnan,

C'est mal de négliger ainsi ses amis, surtout au moment où l'on va les quitter pour si longtemps. Mon beau-frère et moi nous avons attendu hier et avant-hier inutilement. En sera-t-il de même ce soir ?

Votre bien reconnaissante,

LADY CLARICK

« C'est tout simple, dit d'Aragnan, et je m'attendais à cette lettre. Mon crédit hausse de la baisse du comte de Wardes.

— Est-ce que vous irez ? demanda Kerty.

— Écoute, ma chère enfant, dit le Gascon, qui chercherait à s'excuser à ses propres yeux de manquer à la promesse qu'il avait faite à Athos, tu comprends qu'il serait impolitique de ne pas se rendre à une invitation si positive. Milady, en ne me voyant pas revenir, ne comprendrait rien à l'interruption de mes visites, elle pourrait se douter de quelque chose, et qui peut dire jusqu'où irait la vengeance d'une femme de cette trempe ?

— Oh ! mon Dieu ! dit Kerty, vous savez présenter les choses de façon que vous avez toujours raison. Mais vous allez encore lui faire la cour ; et si cette fois vous alliez lui plaire sous votre véritable nom et votre vrai visage, ce serait bien pis que la première fois ! »

L'instinct faisait deviner à la pauvre fille une partie de ce qui allait arriver.

D'Aragnan la rassura du mieux qu'il put et lui promit de rester insensible aux séductions de Milady.

Il lui fit répondre qu'il était on ne peut plus reconnaissant de ses bontés et qu'il se rendrait à ses ordres ; mais il n'osa lui écrire de peur de ne pouvoir, à des yeux aussi exercés que ceux de Milady, déguiser suffisamment son écriture.

À neuf heures sonnant, d'Aragnan était place Royale. Il était évident que les domestiques qui attendaient dans l'antichambre étaient prévenus, car aussitôt que d'Aragnan parut, avant même qu'il eût demandé si Milady était visible, un deux courut l'annoncer.

« Faites entrer », dit Milady d'une voix brève, mais si perçante que d'Aragnan l'entendit de l'antichambre.

On l'introduisit.

« Je n'y suis pour personne, dit Milady ; entendez-vous, pour personne. »

Le laquais sortit.

D'Aragnan jeta un regard curieux sur Milady : elle était pâle et avait les yeux fatigués, soit par les larmes, soit par l'insomnie. On avait avec intention diminué le nombre habituel des lumières, et cependant la jeune femme ne pouvait arriver à cacher les traces de la fièvre qui l'avait dévorée depuis deux jours.

dont sa maîtresse ne remarquait même pas l'accent douloureux, tant le bonheur est égoïste.

Enfin, comme l'heure de son entretien avec le comte approchait, Milady fit en effet tout éteindre chez elle, et ordonna à Kerty de rentrer dans sa chambre, et d'introduire de Wardes aussitôt qu'il se présenterait.

L'attente de Kerty ne fut pas longue. À peine d'Aragnan eut-il vu par le trou de la serrure de son armoire que tout l'appartement était dans l'obscurité, qu'il s'élança de sa cachette au moment même où Kerty refermait la porte de communication.

« Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Milady.

— C'est moi, dit d'Aragnan à demi-voix ; moi, le comte de Wardes.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! murmura Kerty, il n'a pas même pu attendre l'heure qu'il avait fixée lui-même !

— Eh bien, dit Milady d'une voix tremblante, pourquoi n'entre-t-il pas ? Comte, comte, ajouta-t-elle, vous savez bien que je vous attends ! »

À cet appel, d'Aragnan éloigna doucement Kerty et s'élança dans la chambre de Milady.

Si la rage et la douleur doivent torturer une âme, c'est celle de l'amarant qui reçoit sous un nom qui n'est pas le sien des protestations d'amour qui s'adressent à son heureux rival.

D'Aragnan était dans une situation douloureuse qu'il n'avait pas prévue, la jalousie le mordait au cœur, et il souffrait presque autant que la pauvre Kerty, qui pleurait en ce même moment dans la chambre voisine.

« Oui, comte, disait Milady de sa plus douce voix en lui serrant tendrement la main dans les siennes ; oui, je suis heureuse de l'amour que vos regards et vos paroles m'ont exprimé chaque fois que nous nous sommes rencontrés. Moi aussi, je vous aime. Oh ! demain, demain, je veux quelque gage de vous qui me prouve que vous pensez à moi, et comme vous pourriez m'oublier, tenez. »

Et elle passa une bague de son doigt à celui de d'Aragnan.

D'Aragnan se rappela avoir vu cette bague à la main de Milady : c'était un magnifique saphir entouré de brillants.

Le premier mouvement de d'Aragnan fut de le lui rendre, mais Milady ajouta :

Cette fois Kerty ne l'attendait aucunement, ni dans l'antichambre, ni dans le corridor, ni sous la grande porte. Il fallut que d'Arragnan trouvât tout seul l'escalier et la petite chambre.

Kerty était assise la tête cachée dans ses mains, et pleurait.

Elle entendit entrer d'Arragnan, mais elle ne releva point la tête; le jeune homme alla à elle et lui prit les mains, alors elle éclata en sanglots.

Comme l'avait présumé d'Arragnan, Milady, en recevant la lettre, avait, dans le délire de sa joie, tout dit à sa suivante; puis, en récompense de la manière dont cette fois elle avait fait la commission, elle lui avait donné une bourse. Kerty, en rentrant chez elle, avait jeté la bourse dans un coin, où elle était restée tout ouverte, dégorgeant trois ou quatre pièces d'or sur le tapis.

La pauvre fille, à la voix de d'Arragnan, releva la tête. D'Arragnan lui-même fut effrayé du bouleversement de son visage; elle joignit les mains d'un air suppliant, mais sans oser dire une parole.

Si peu sensible que fût le cœur de d'Arragnan, il se sentit attendri par cette douleur muette; mais il tenait trop à ses projets et surtout à celui-ci, pour rien changer au programme qu'il avait fait d'avance. Il ne laissa donc à Kerty aucun espoir de le fléchir, seulement il lui présenta son action comme une simple vengeance.

Cette vengeance, au reste, devenait d'autant plus facile, que Milady, sans doute pour cacher sa rougeur à son amant, avait recommandé à Kerty d'éteindre toutes les lumières dans l'appartement, et même dans sa chambre, à elle. Avant le jour, M. de Wardes devait sortir, toujours dans l'obscurité.

Au bout d'un instant on entendit Milady qui rentrerait dans sa chambre. D'Arragnan s'élança aussitôt dans son armoire. À peine y était-il blotti que la sonnette se fit entendre.

Kerty entra chez sa maîtresse, et ne laissa point la porte ouverte; mais la cloison était si mince, que l'on entendait à peu près tout ce qui se disait entre les deux femmes.

Milady semblait ivre de joie, elle se faisait répéter par Kerty les moindres détails de la prétendue entrevue de la soubrette avec de Wardes, comment il avait reçu sa lettre, comment il avait répondu, quelle était l'expression de son visage, s'il paraissait bien amoureux; et à toutes ces questions la pauvre Kerty, forcée de faire bonne contenance, répondait d'une voix étouffée

D'Arragnan s'approcha d'elle avec sa galanterie ordinaire; elle fit alors un effort suprême pour le recevoir, mais jamais physionomie plus bouleversée ne démentit sourire plus aimable.

Aux questions que d'Arragnan lui fit sur sa santé :

« Mauvaise, répondit-elle, très mauvaise.

— Mais alors, dit d'Arragnan, je suis indiscret, vous avez besoin de repos sans doute et je vais me retirer.

— Non pas, dit Milady; au contraire, restez, monsieur d'Arragnan, votre aimable compagnie me distraira. »

« Oh ! oh ! pensa d'Arragnan, elle n'a jamais été si charmante, défions-nous. »

Milady prit l'air le plus affectueux qu'elle put prendre, et donna tout l'éclat possible à sa conversation. En même temps cette fièvre qui l'avait abandonnée un instant revenait rendre l'éclat à ses yeux, le coloris à ses joues, le carmin à ses lèvres. D'Arragnan retrouva la Circé qui l'avait déjà enveloppé de ses enchantements. Son amour, qu'il croyait éteint et qui n'était qu'assoupi, se réveilla dans son cœur. Milady souriait et d'Arragnan sentait qu'il se damnerait pour ce sourire.

Il y eut un moment où il sentit quelque chose comme un remords de ce qu'il avait fait contre elle.

Peu à peu Milady devint plus communicative. Elle demanda à d'Arragnan s'il avait une maîtresse.

« Hélas ! dit d'Arragnan de l'air le plus sentimental qu'il put prendre, pouvez-vous être assez cruelle pour me faire une pareille question, à moi qui, depuis que je vous ai vue, ne respire et ne soupire que par vous et pour vous ! »

Milady sourit d'un étrange sourire.

« Ainsi vous m'aimez ? dit-elle.

— Ai-je besoin de vous le dire, et ne vous en êtes-vous point aperçue ?

— Si fait; mais, vous le savez, plus les cœurs sont fiers, plus ils sont difficiles à prendre.

— Oh ! les difficultés ne m'effraient pas, dit d'Arragnan; il n'y a que les impossibilités qui m'effrayent.

— Rien n'est impossible, dit Milady, à un véritable amour.

— Rien, madame ?

— Rien », reprit Milady.

« Diable ! repart d'Aragnan à part lui, la note est changée. Devenirait-elle amoureuse de moi, par hasard, la capricieuse, et serait-elle disposée à me donner à moi-même quelque autre saphir pareil à celui qu'elle m'a donné me prenant pour de Wardes ? »

D'Aragnan rapprocha vivement son siège de celui de Milady.

« Voyons, dit-elle, que feriez-vous bien pour prouver cet amour dont vous parlez ?

— Tout ce qu'on exigerait de moi. Qu'on ordonne, et je suis prêt.

— À tout ?

— À tout ! s'écria d'Aragnan qui savait d'avance qu'il n'avait pas grand-chose à risquer en s'engageant ainsi.

— Eh bien, causons un peu, dit à son tour Milady en rapprochant son fauteuil de la chaise de d'Aragnan.

— Je vous écoute, madame », dit celui-ci.

Milady resta un instant soucieuse et comme indécise puis paraissant prendre une résolution :

« J'ai un ennemi, dit-elle.

— Vous, madame ! s'écria d'Aragnan jouant la surprise, est-ce possible, mon Dieu ? belle et bonne comme vous l'êtes !

— Un ennemi mortel.

— En vérité ?

— Un ennemi qui m'a insultée si cruellement que c'est entre lui et moi une guerre à mort. Puis-je compter sur vous comme auxiliaire ? »

D'Aragnan comprit sur-le-champ où la vindicative créature en voulait venir.

« Vous le pouvez, madame, dit-il avec emphase, mon bras et ma vie vous appartiennent comme mon amour.

— Alors, dit Milady, puisque vous êtes aussi généreux qu'amoureux... »

Elle s'arrêta.

« Eh bien ? demanda d'Aragnan.

— Eh bien, repart Milady après un moment de silence, cessez dès aujourd'hui de parler d'impossibilités.

— Ne m'accablez pas de mon bonheur », s'écria d'Aragnan en se précipitant à genoux et en couvrant de baisers les mains qu'on lui abandonnait.

Chapitre XXXV

La Nuit Tous Les Chats Sont Gris



LE soir, attendu si impatiemment par Porthos et par d'Aragnan, arriva enfin.

D'Aragnan, comme d'habitude, se présenta vers les neuf heures chez Milady. Il la trouva d'une humeur charmante ; jamais elle ne l'avait si bien reçu. Notre Gascon vit du premier coup d'œil que son billet avait été remis, et ce billet faisait son effet.

Ketry entra pour apporter des sorbets. Sa maîtresse lui fit une mine charmante, lui sourit de son plus gracieux sourire ; mais, hélas ! la pauvre fille était si triste, qu'elle ne s'aperçut même pas de la bienveillance de Milady.

D'Aragnan regardait l'une après l'autre ces deux femmes, et il était forcé de s'avouer que la nature s'était trompée en les formant ; à la grande dame elle avait donné une âme vénale et vile, à la soubrette elle avait donné le cœur d'une duchesse.

À dix heures Milady commença à paraître inquiète, d'Aragnan comprit ce que cela voulait dire ; elle regardait la pendule, se levait, se rassoyait, souriait à d'Aragnan d'un air qui voulait dire : Vous êtes fort aimable sans doute, mais vous seriez charmant si vous partiez !

D'Aragnan se leva et prit son chapeau ; Milady lui donna sa main à baiser ; le jeune homme sentit qu'elle la lui serrait et comprit que c'était par un sentiment non pas de coquetterie, mais de reconnaissance à cause de son départ.

« Elle l'aime diablement », murmura-t-il. Puis il sortit.

- Venge-moi de cet infâme de Wardes, murmura Milady entre ses dents, et je saurai bien me débarrasser de toi ensuite, double sot, lame d'épée vivante !
- Tombe volontairement entre mes bras après m'avoir raillé si effrontément, hypocrite et dangereuse femme, pensait d'Arragnan de son côté, et ensuite je rirai de toi avec celui que tu veux tuer par ma main. »
- D'Arragnan releva la tête.
- « Je suis prêt, dit-il.
- Vous m'avez donc comprise, cher monsieur d'Arragnan ! dit Milady.
- Je devinerais un de vos regards.
- Ainsi vous emploieriez pour moi votre bras, qui s'est déjà acquis tant de renommée ?
- À l'instant même.
- Mais moi, dit Milady, comment paierai-je un pareil service ; je connais les amoureux, ce sont des gens qui ne font rien pour rien ?
- Vous savez la seule réponse que je désire, dit d'Arragnan, la seule qui soit digne de vous et de moi ! »
- Et il l'attira doucement vers lui.
- Elle résista à peine.
- « Intéressé ! dit-elle en souriant.
- Ah ! s'écria d'Arragnan véritablement emporté par la passion que cette femme avait le don d'allumer dans son cœur, ah ! c'est que mon bonheur me paraît invraisemblable, et qu'ayant toujours peur de le voir s'envoler comme un rêve, j'ai hâte d'en faire une réalité.
- Eh bien, méritez donc ce prétendu bonheur.
- Je suis à vos ordres, dit d'Arragnan.
- Bien sûr ? fit Milady avec un dernier doute.
- Nommez-moi l'infâme qui a pu faire pleurer vos beaux yeux.
- Qui vous dit que j'ai pleuré ? dit-elle.
- Il me semblait...
- Les femmes comme moi ne pleurent pas, dit Milady.
- Tant mieux ! Voyons, dites-moi comment il s'appelle.
- Songez que son nom c'est tout mon secret.
- Il faut cependant que je sache son nom.
- Oui, il le faut ; voyez si j'ai confiance en vous !
- Vous me comblez de joie. Comment s'appelle-t-il ?

- Vous le connaissez.
- Vraiment ?
- Oui.
- Ce n'est pas un de mes amis ? reprit d'Artagnan en jouant l'hésitation pour faire croire à son ignorance.
- Si c'était un de vos amis, vous hésiteriez donc ? » s'écria Milady. Et un éclair de menace passa dans ses yeux.
- « Non, fût-ce mon frère ! » s'écria d'Artagnan comme emporté par l'enthousiasme.
- Notre Gascon s'avancait sans risque ; car il savait où il allait.
- « J'aime votre dévouement, dit Milady.
- Hélas ! n'aimez-vous que cela en moi ? demanda d'Artagnan.
- Je vous aime aussi, vous », dit-elle en lui prenant la main.
- Et l'ardente pression fit frissonner d'Artagnan, comme si, par le toucher, cette fièvre qui brûlait Milady le gagnait lui-même.
- « Vous m'aimez, vous ! » s'écria-t-il. Oh ! si cela était, ce serait à en perdre la raison. »
- Et il l'enveloppa de ses deux bras. Elle n'essaya point d'écarter ses lèvres de son baiser, seulement elle ne le lui rendit pas.
- Ses lèvres étaient froides : il sembla à d'Artagnan qu'il venait d'embrasser une statue.
- Il n'en était pas moins ivre de joie, électrisé d'amour, il croyait presque à la tendresse de Milady ; il croyait presque au crime de de Wardes. Si de Wardes eût été en ce moment sous sa main, il l'eût tué.
- Milady saisit l'occasion.
- « Il s'appelle..., dit-elle à son tour.
- De Wardes, je le sais, s'écria d'Artagnan.
- Et comment le savez-vous ? » demanda Milady en lui saisissant les deux mains et en essayant de lire par ses yeux jusqu'au fond de son âme.
- D'Artagnan sentit qu'il s'était laissé emporter, et qu'il avait fait une faute.
- « Dites, dites, mais dites donc ! répétait Milady, comment le savez-vous ?
- Comment je le sais ? dit d'Artagnan.
- Oui.
- Je le sais, parce que, hier, de Wardes, dans un salon où j'étais, a montré une bague qu'il a dit tenir de vous.

- Écoutez. Ce soir M. Coquenard va chez M. le duc de Chaulnes, qui l'a mandé. C'est pour une consultation qui durera deux heures au moins, venez, nous serons seuls, et nous ferons nos comptes.
- À la bonne heure ! voilà qui est parler, ma chère !
- Vous me pardonnez ?
- Nous verrons », dit majestueusement Porthos.
- Et tous deux se séparèrent en se disant : « À ce soir. »
- « Diable ! pensa Porthos en s'éloignant, il me semble que je me rapproche enfin du bahut de maître Coquenard. »